

## Prologue et quatre poèmes

Par Huppert Malanda

### Prologue en guise de manifeste poétique

Cette Patrie d'où s'allument les rêves est une démarche poétique dans laquelle le mot, l'image, l'amour et l'humour sont des piliers qui tiennent l'esthétique comme valeur cardinale dans la construction du chant poétique. Écrire est mon alliance avec la feuille; écrire c'est dévoiler au monde les forteresses de l'intime; écrire c'est nommer les couleurs de la vie. La poésie se veut retranscription pénétrante des bonheurs et des vertiges qui orbitent le cœur vivant du monde.

Poète, je me sens très ancestral et très neuf, très docile et très insoumis, très glacial et très incandescent, très lac et très fleuve; très racinaire et très feuillage; très volcanique et très sentimental : c'est toute la nature qui bouillonne en moi sous forme d'orages, sous forme d'ouragans, sous forme d'arcs-en-ciel, sous forme d'insurrections, sous forme de fleurs, sous forme d'ombre et de lumière... Entre mémoire et horizon, je somme un monde englouti dans l'énigme des phénomènes.

*Les mots* sont des encres qui permettent de peindre ma mémoire, les circonstances, mes émotions, mes rêves. *Les mots* sont les tuniques de la parole là où le poète est modéliste de la parole. Ils définissent le temps, ma géographie et ma passion. *Les mots* sont la face visible des icebergs. À travers eux, j'allume ma conscience historique qui est temple et lieu de puissance. La poésie est la noce du cœur avec les mots pour mettre au monde des planètes.

*L'image* est le miroir qui reflète le clair-obscur caché du langage; dot qui relie l'homme à l'univers, elle effleure les frontières entre l'homme et le mystère, en révélant les rapports des émotions du monde et du temps avec les cataclysmes intérieurs du poète. Lieu d'étonnement et de résilience, elle est ma modeste participation à la diffusion de la langue des dieux. Chaque image est un feu d'artifice que je lance au milieu de la nuit des temps.

*Le rythme* quant à lui est l'exaltation de l'émotion première, lyrisme et vibration intérieure d'où émergent le chant et la prière; il est, dans le chaos de ce monde tourmenté, la saccade d'eau et de lumière qui bruit dans mon cœur. Le rythme est ce qui fait du battement du cœur une chanson. Lieu d'alchimie des harmonies, c'est dans le rythme que se trouve le siège de la beauté et de l'éternelle rumba.

D'où venant, qu'est-ce qu'une poésie sans parti pris pour une cause? Écrire c'est proclamer l'antithèse du chaos; écrire c'est voir avec l'âme, en recréant le monde par la théurgie de la parole. Et la poésie — la mienne — est cette arme dont les munitions sont des fleurs; une besace de pierres dans l'émeute qui oppose la raison à la folie humaine; un réquisitoire contre les antivaleurs qui déséquilibrent la coexistence des peuples; en somme, une revendication de ma fonction d'homme dans ce délabrement des civilisations.

**Parole lunaire pour ressusciter l'aurore**

Je connais ma ville assise à califourchon sur le dos du Congo

Je connais ce fleuve,

Ces pérégrinations...

Je connais le nom de chaque vague qui passe,

J'habite leur foi, leur insurrection

Mes ancêtres Koongo crachaient le soleil

J'ai de leur souffle frénétique hérité le legs du feu,

J'ai la mémoire pleine comme la lune.

Mes songes sont des xéranthèmes qui rampent sur les murs de lamentations,

J'habite l'émeute des mots,

la vénusté de l'ombre et de la lumière

Mes cris sont des sarments d'orage qui entraînent nos séditions

comme certains fleuves drainent à destination des colères

des volcans imaginaires.

J'habite l'intensité de la parole perlière

J'habite trois siècles de rugissements et de marche solennelle

J'habite une litanie d'oiseau-lyre

qui accuse des lacs de sang de n'être pas la rosée

J'habite une barque géante

où les mots sont des mers...

## Passion neuve

« La poésie ne doit pas périr. Car alors, où serait l'espoir du monde? »

Léopold Sédar Senghor

Congo! Je suis venu paginer ta mémoire comme l'eau de mer vient déclarer l'amour à une plage...

Je savais qu'en te déclarant mon amour, je traduirais une forêt dont les arbres sont des bréviaires. Je savais que j'inventais un nouvel hymne pour un pays sourd; que je prêcherais le syllabaire à un désert qui ne bouquine pas. Je savais, dans ces contrées nocturnes, l'hypocrisie plus sincère que la lune; que chaque révolution serait un tableau de peinture qui se raconte et se dilue dans les couleurs. Je savais que je m'insurgerais contre une route aussi saillante qu'un pilum; que le temps passerait vite comme un troupeau de bêtes fusillées.

Je marche sur les rebords des alizés vers un peuple dont le sang des martyrs est le vin qui polit les yeux pour mieux scruter l'horizon. Je marche depuis des siècles vers moi-même, mais je suis toujours loin de moi, loin de ma conscience historique, loin des comètes qui nourrissent la beauté du monde. Je sais qu'il y a un grand fleuve qui rampe dans mes veines; qu'il y a dans mon sang l'haleine de ce même fleuve qui brûle.

Je savais qu'en déclarant l'amour à ce pays mien, mes vieilles liturgies ouvriraient la source des grandes communications. Je serais l'orage. Je serais l'éclair. Je serais le feu. Je serais l'arbre dont les racines ont conclu une alliance avec les ancêtres. Je serais la sève qui dégouline des insurrections inachevées. Je serais l'irréremédiable étoile filante qui, après un voyage de mille ans, rêve de sang et de lumière. Je serais l'oriflamme de la dernière énergie tatouée d'insoumission féroce.

Qu'il déplaise aux marches poreuses de la haute transhumance des cyclones!

Qu'il déplaise à cette bourgade de pays indigents, misérables, bourgeonnant d'insomnie frêle; ces pays pétrés de racaille qui n'ont connu aucune germination de moisson démocratique; pays décadents, monstrueusement échoués sur les écueils des malédictions; pays anxieux, vallonnés, sinistrement étalés ivres morts avant même l'arrivée du lendemain; pays tarissant qui n'existent sur aucun registre de l'avenir! Pays avortés, torves, qui ne rêvent qu'à crever les yeux des étoiles; pays éparpillés comme une grippe dans le vent, faisant cœur avec leur irrémissible impuissance.

Qu'il déplaise à ces pays dont le bonheur est un bateau naufragé dans une étincelle!

Qu'il déplaise à ces pays engloutis convulsant dans la nasse des apocalypses!

Qu'il déplaise à ces pays qui manquent trop de vertèbres pour tenir debout!

Je savais qu'en déclarant l'amour à ce pays, j'exhumerais le temps primordial de la mort initiatique, je ressusciterais mes vieilles gloires trempées d'aurores vertes. Je serais la voix liminaire des secrets du porphyre. Je serais l'avalanche. Je serais la soif lyrique des guérisons laiteuses. Je serais parole et source de ma vocation princière.

Je savais qu'en déclarant l'amour à ce pays mien j'inaugurais un océan; j'inaugurais une passion neuve qui nage dans des rêves apparentés au soleil!

**Étincelle d'amour pour la femme de Marioupol**

(À Olhina Soaritra,

*L'amour est une partie de terre inhabitée qui s'étend du cœur jusqu'au soleil)*

Au bout de l'arc-en-ciel blessé sur l'aube, un prologue sentimental sans livre d'amour; la passion d'un jasmin qui chérissait une promesse.

Au bout de l'arc-en-ciel blessé sur l'aube, cette ville déserte révoltée de cris; cette ville toute chaste évaporée dans les illuviums d'un tsunami; cette ville éthérée de sermons courts comme la taille d'une fougère...

Au bout de l'arc-en-ciel blessé sur l'aube, le fétide parfum errant des salanques; le spectaculaire tourniquet des vieilles convulsions du monde; la mort comme un félin errant dans les buées de haines pourries; l'horizon aussi amer que l'artémisia.

Dire un poème c'est dessiner l'amour; dire la guerre c'est se souvenir de toi femme de Marioupol, commémorer tes regards limpides comme l'eau turquoise des îles Kerguelen, décorer ta beauté donnée en héritage aux fleurs des jardins, immortaliser ta voix cristalline où les oiseaux viendront puiser le fumier de leurs chants.

Au bout de l'arc-en-ciel blessé sur l'aube, j'affectionnais voler comme un drone pour venir espionner les sources de ta beauté aussi historique qu'une plage sumérienne. Je collectionnais chaque sourire qui tournoyait sur tes joues comme des papillons.

Mais à peine née, mon avenante lumière a séché comme une larme.

Avant toi, j'aimais la culture des éphémérides pour l'espoir, j'aimais le soleil à minuit, j'aimais la lune à midi, j'aimais la rumba, j'aimais les noix de coco des archipels de Santorin; j'aimais les parfums de suaves odeurs; j'aimais les mangoustans, j'aimais le malt, j'aimais la beauté acoustique des femmes rwandaises, j'aimais les ilangs-ilangs et les pétunias...

Après toi, je chanterai l'éphémère balade à cheval sur les plages de sable blanc; je chanterai les grives dans le bois et l'exercice des cygnes qui volent ensemble. Je chanterai la flottaison des malédictions pieuvres, le sang docile des peuples qui hurlent dans le madrépore, leur crissement de sang frais qui prend langue avec la dernière animosité du siècle. Le bonheur n'est plus dans les près, il est dans l'ineffable splendeur des femmes.

Et voici au gré du vent mes noces de liberté abrégée comme un croissant de lune! Voici ma douleur de piment rouge! Voici que je retrouve le Congo dans mes plaies!

Ô Femme-éclair! Femme-square et staminale véritablement diamant bleu bercée par l'ensoleillé silence du septentrion! Femme-quarteronne voguant comme un cerf-volant dans les trombes des civilisations! Femme-stercoraire qui désormais erre dans les coulisses désargentées de l'Orient éternel! Femme-pépinière dont la solitude infinie côtoie la mort des enfants de Soweto! Femme-quiescente ressuscitée par déclamation de sang frais! Femme-météore, une blessure démocratique de jaspe rouge assassiné le jour!

La paix ukrainienne fut une éclipse qui dura le temps d'une étincelle... Éphémère!

**Lettre à Lumumba**

J'ai vu sur les collines d'Afrique des hommes s'éclater en particules de larmes  
J'ai vu la nuit saigner au Sud-Kivu comme de l'eau qui gicle dans les moissons de la tempête  
Je suis convoqué à feuilleter l'histoire pour déshabiller le silence du jour  
Lumumba! La neige est noire depuis les profondeurs du fleuve  
Lumumba! La mort parle à mon peuple nuit et jour dans un continent où la politique somnole  
Il me faut voler comme une colombe pour éteindre les flammes de la guerre  
Ô peuple! Je porterai tes peines jusqu'à Babylone...  
Ô peuple! J'écrirai sur la carte du monde l'étincelle du mot souffrance  
Ô peuple! Je mûrirai le soleil depuis le volcan des indépendances  
Ô peuple! Mon chant n'a plus sommeil à l'aube des rêves brisés  
Parfois je vois sur ma tête des sacs en dune des maux  
J'appartiens aux masques qui parleront demain, à l'heure où les mots sont dépeuplés de feu  
J'appartiens à l'altérité lumineuse qui prophétise la grogne des peuples  
Qu'on ne brûle pas l'histoire comme on brûle une bougie  
Partir, ce n'est pas revenir sur les mêmes incantations  
Partir, c'est franchir le sommet de la pyramide  
Je suis le chiffre trois de l'humanité  
Recherchez-moi dans la triangulation de la parole cosmique le surgissement de l'avenir  
Recherchez-moi dans les écumes catalysées du vent, paix...  
Car la paix est blessée en République Démocratique du Congo  
Pour ce pays, Priez.

### Notice biographique

**Huppert (Laurent) Malanda** est un poète congolais, journaliste et haut fonctionnaire à la mairie de Brazzaville. Il est doctorant en littérature comparée à L'École Normale Supérieure (ENS) de l'Université de Maroua (Cameroun). Il est président de l'Atelier Senghor de l'Association des écrivains du Congo et délégué de la Société des poètes français (SPF) en République du Congo. Il compte à son actif plus d'une vingtaine de prix littéraires. L'année 2023 a connu l'entrée de deux poètes congolais, dont lui-même, dans des académies internationales. Membre de l'Académie Internationale de poésie Léopold Sédar Senghor à Milan, en Italie, depuis mars 2023, Huppert Malanda est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont un recueil de poèmes s'intitulant *L'aube des insurrections perlières* paru aux Éditions Renaissance Africaine (2019).